

EXPÉDITION AU LABRADOR

19 FÉVRIER - 1ER MARS 1997

Michaël Lachaise Bogart

Vous avez pu lire le début du récit de Michaël dans le précédent numéro du Crampon (juin 2018). Nous publions ici la suite et fin du récit de nos trois aventuriers en proie au froid polaire !

Vendredi **soleil, -20/-25°C, 10 km**

Après avoir dormi comme des bébés, nous décollons tardivement. La marche se révèle être très physique. Chaque pas exige un effort. Les traîneaux sont attachés au niveau de la ceinture du sac à dos, mais comme ce dernier contient nos affaires personnelles, ça tire quand même sur les épaules.

À notre grand étonnement, nous n'avancions qu'à 2 km/h. Seulement, nous longeons pour le moment les rails (on ne peut avancer dans la forêt dû à l'accumulation importante de neige) en attendant de rejoindre un immense lac, où nous espérons augmenter sérieusement notre vitesse de croisière.

Le long de cette voie ferrée, il y a malheureusement beaucoup de cailloux, obligeant sans cesse les traîneaux à s'y frotter. Et ce que nous n'osions pas imaginer arrive. Après la pause, la pulka de Sylvain est anormalement lourde et pour cause, sa coque vient de se fendre.

Une grosse déception nous envahit, mais ça ne dure pas. Il faut se débrouiller et réagir promptement en raison du froid qui gagne sur nous, due à cette immobilité forcée. Avec le bout de traîneau restant, nous chargeons les bidons d'essence. Puis nous y attachons tous les matelas de sol.

Nous repartons ainsi. Jusqu'ici, rien n'est remis en question, si les deux autres traîneaux tiennent le coup.

Sous les dernières lueurs du soleil, nous montons le camp, en face d'un grand lac, celui que nous traverserons demain. En général, deux personnes s'occupent de monter la tente pendant que le troisième allume le réchaud MSR et fait fondre de la neige. Cette opération est longue et comme la neige ne contient que 30% d'eau, il faut en remettre constamment dans la casserole.

Une fois la tente montée, nous creusons un gros trou devant l'une des deux portes. Ainsi, il est nettement plus aisé d'y pénétrer, car on peut s'asseoir pour enlever ses chaussures. A l'autre entrée, nous mettons nos sacs à dos. Nous sommes un peu serrés dans la tente car nous avons beaucoup d'affaires. Seulement, c'est trop de travail à monter la 2ème tente. Avec le froid, on ne peut pas rester longtemps en sous-gants. Or toutes ces opérations d'installation nous

obligent à enlever sans cesse nos grosses mitaines puis de réchauffer nos doigts de nouveau dans celles-ci. Ces périodes de montage/démontage sont toujours fastidieuses, car avec le froid, tout est plus lent, plus pénible à faire. De plus, nos corps se refroidissent très vite, quand nous restons immobiles. Heureusement, nous devenons de plus en plus performants dans la mise en place du camp. Aujourd'hui, il nous a fallu seulement 1h30.

Pour cuire notre bouffe, nous allumons le 2ème réchaud. C'est un peak1, il est plus petit et plus maniable (mais moins pratique à allumer que le MSR) et convient parfaitement à l'intérieur de la tente. Comme tous les réchauds à essence, il fait de très hautes flammes à l'allumage, c'est pourquoi nous l'allumons toujours à l'extérieur de la tente.

Une fois la bouffe chaude, nous rentrons tous dans la tente et mangeons rapidement car la gamelle se refroidit très vite par -25°C. Le froid est très sec, aussi, la seule humidité existante est créée par notre organisme. Et c'est là qu'on se rend compte qu'on en dégage beaucoup ! A peine sortie de notre corps, elle condense. Combinée avec la vapeur de notre assiette, la tente se transforme en un véritable hammam, la chaleur en moins. Pour vous donner une idée, on voyait nos compagnons à travers un nuage de vapeur !

Viens ensuite une autre partie délicate, celle de rentrer dans son sac de couchage; cela consiste à enlever les couches supérieures et à se glisser dedans avec toutes les choses que l'on veut garder au chaud ou sécher. Pour ma part, je dors avec les chaussons de mes bottes, pour ne pas avoir à les remettre glacées le matin, mon GPS (Global Positioning System - appareil qui donne notre position via les satellites) et mes gants. Je ne mets pas plus d'affaires car sinon je suis incapable de dégager assez de chaleur pour réchauffer le tout et c'est elles qui me refroidissent. Chacun tente de se calfeutrer du mieux qu'il peut. Seulement, il faut bien une petite ouverture pour respirer et c'est le nez qui gèle toute la nuit. Difficile de faire autrement.

Samedi **réveil 7h30, départ 11h00** **soleil, -25°C, 12 km**

Le réveil est toujours difficile, les parois intérieures de la tente sont couvertes de givres, qui nous tombe dessus au moindre effleurement de la toile. Le pourtour de l'ouverture du sac de

couchage est couvert de neige, encore une fois, à cause de l'humidité qui gèle, à peine sortie. Sylvain a une difficulté supplémentaire : il pense déjà à son gruau qu'il va devoir avaler.

Pour ne pas avoir à se lever et faire fondre de la neige pour le petit déjeuner, nous prenons toujours le temps, la veille, de remplir les thermos d'eau chaude ou de chocolat. Il ne nous reste plus qu'à ouvrir notre zip-lock et de verser son contenu dans notre gamelle, qui contient déjà les restes des repas précédents (je ne lavais jamais ma gamelle ou parfois je la rinçais à l'eau) et de rajouter du liquide. Ensuite, il faut sortir de son lit douillet et rajouter quelques couches, puis aller faire fondre de la neige et plier nos affaires. Bref, ça prend toujours du temps : 2h30 à 3h.

Ce matin, nous avons été plus lent que d'habitude, car Pierre n'arrive pas à se réchauffer les pieds. Il est resté plus longtemps que nous dans la tente et cette immobilité l'a refroidi et ses pieds sont gelés. Il a tellement froid que nous lui amenons la chauffelette catalytique. C'est un appareil à essence qui dégage une chaleur relative, mais c'est quand même pratique pour augmenter la température de quelques degrés avant de se coucher (on ne peut le laisser fonctionner la nuit à cause du monoxyde de carbone qu'elle dégage ainsi que sa consommation de carburant). Après avoir essayé plusieurs méthodes, Pierre finit par trouver la bonne : il chauffe ses chaussures sur la catalyse puis les enfle aussitôt. Le froid révèle toutes nos petites faiblesses et apparemment chez Pierre, c'est les pieds. En plus, il est difficile d'évaluer à quel point ton partenaire a froid. Un autre effet du froid est l'encouragement à un certain égocentrisme : « Michaël, tu peux me passer les allumettes ? ». « Une petite seconde, je finis un truc ». Quelques minutes plus tard : « ça vient, tabarnouche ! » ; « excuse, j'avais oublié ».

Le soleil tape fort et nous mettons de la crème solaire sur notre nez. Nous découvrons les joies de marcher sur un lac gelé. C'est tout simplement magnifique. Nous avançons désormais à 4km/h. Le vent a façonné des mini vaguelettes très dures, dans lesquelles les traîneaux viennent heurter. À chaque fois, cela induit un coup dans les lombaires. Parfois, la bosse est trop grosse et la pulka est stoppée net, nous donnant encore une fois un petit coup dans le bas du dos. Il faut alors reculer pour repartir à fond et passer l'obstacle. Bref, inutile de vous préciser que c'est physique. Les bâtons ne sont, d'ailleurs, pas superflus.

L'attache de mes peaux de phoques s'étant brisée la veille, je l'ai réparée ce matin avec du tape (gros sparadrap) et ça tient. Cette attache était en plastique et n'avait visiblement pas été testée sous -30°C. Les peaux de phoques se placent sous les skis et donne une meilleure accroche sur la glace. Maintenant, c'est l'attache arrière qui se détache sans arrêt. Un peu exaspéré, je suis mes camarades et entoure l'arrière de tape.

Nous sommes vraiment en colère contre certaines parties de notre matériel. Sylvain généralise en entonnant « le matos, c'est de la merde » et ça se comprend, l'attache avant de ses peaux brisera ce jour-là, soit 24h après la mienne. Deux jours plus tard, c'est la pompe de son réchaud qui brisera (acheté juste avant de partir, 100\$). Pour Pierre, ce sera la fermeture éclair de la poche de son Gore-Tex qui se bloquera, l'obligeant à faire une entaille au couteau pour y prendre ce qu'elle contient. Ainsi, régulièrement, nous chantons en cœur : « le matos, c'est de la merde ».

Nous ne nous laissons vraiment pas de cette marche sur 6 pieds de glace. En milieu de journée, nous nous trouvons au milieu du lac (sur sa plus petite longueur). Les forêts sont maintenant assez loin, renforçant cette impression d'immensité.

Tandis que les derniers rayons éclairent les cimes des arbres, nous établissons le camp sur une petite île. Nous sommes fatigués. Comme tous les soirs, nous commençons par enlever nos chaussures de ski de fond puis mettre nos grosses boots. Nous rajoutons des couches de vêtements supplémentaires; pour moi, c'est ma doudoune en plume d'oie. Étant donné que le fait de manger dans la tente crée beaucoup d'humidité, qui retombe ensuite sur nos affaires, nous optons pour le repas « en extérieur » ! Au lieu d'être pliés en quatre, nous sommes assis confortablement dans des sièges de glace, sculptés sur mesure, pour déguster nos succulentes portions.

Il faut juste avoir une occupation pour ne pas avoir froid, au bivouac. Tout est bon pour rester en mouvement : creuser des trous avec la pelle, chanter, danser ou se concentrer sur la cuisine, pour oublier le froid. Petit à petit, nos corps s'habituent et nous pouvons rester plus longtemps en sous-gants. Chaque jour apporte son petit lot de trucs et astuces pour combattre plus efficacement le froid. Ce dernier est une expérience intéressante à vivre, mais difficile à retranscrire car c'est avant tout une sensation. Imaginez que vous ne pouvez jamais rester immobile plus de 10 minutes, sans sentir le froid revenir à la charge. Même si le soleil brille, le fond de l'air reste froid. On est toujours tenté de faire une pause au soleil, mais la température se charge de vous rappeler rapidement qu'il est temps de repartir. Ainsi, les pauses sont toujours courtes.

**Dimanche lever 6h30, départ 9h15
ciel couvert et cotonneux,
-30/-35°C, 25 km**

Sur la suggestion de Sylvain, nous décidons de « tomber les skis » et de marcher à pieds. Cela s'avère être une idée géniale, puisque nous augmentons encore notre moyenne horaire. Comme tous les jours depuis le début de notre périple, le ciel est bleu et le soleil fait semblant de nous chauffer. Le port du masque n'est pas nécessaire,

le vent nous poussant le derrière. Même s'il n'est pas très fort aujourd'hui, il reste très rafraîchissant, puisqu'il vient du nord. Nous marchons tantôt en file indienne, tantôt en parallèle. Chacun fait son cheminement à travers les vagues de glaces, laissant sa pensée naviguer librement dans cet univers nouveau. Nous prenons mesure de notre bonheur. Même si nous marchons ensemble, nous vivons à notre façon ces instants de paix, loin de la civilisation, nous imprégnant de l'ambiance des lieux. Pour reprendre un mot favori, nous vivons notre trip.

Des montagnes apparaissent sur notre droite. Leurs sommets étant dépourvus d'arbres, leur neige et leurs roches étincellent de toute leur intensité. Seul le bruit de nos pas crissant sur la neige et parfois une rafale de vent troublent le silence.

Au bivouac, Sylvain et moi avons trouvé un moyen de se chauffer les miches; on se met autour de la chauffeuse et on se recouvre complètement à l'aide d'un sac de couchage. Pendant que nous nous prélassons dans notre mini grotte, Pierre fait bouillir de l'eau pour nos bouillottes (idée géniale de Pierre). La justice sociale, c'est pas pour demain, j'vous l'dis !

Le camp 4 portera le nom de camp de la colline aux loups, en raison des nombreuses traces qui se dessinent sur la neige. Heureusement, nous n'en verrons ou entendrons aucun.

Lundi **réveil 7h30, départ 10h30**
ciel semi-couvert,
-35°C, 15 km

La journée d'aujourd'hui ressemblerait presque à la précédente si un deuxième traîneau ne venait pas de s'éventrer lamentablement sous les assauts répétés de la glace. Nous sommes immobilisés au milieu de rien, perplexes, sonnés. Nous ne pourrions pas nous rendre à Labradorcity. Nous tentons une réparation de fortune à l'aide des skis, mais cela ne fonctionne pas. Etant donné que nous sommes au milieu du lac, soumis au vent de plein fouet, nous ne nous éternisons pas.

Il ne nous reste plus qu'à établir un camp de base et à se balader dans les parages. Après avoir pris la position GPS du défunt (pour revenir chercher ce qu'il contient), ainsi que le matériel primordial, nous reprenons notre chemin plein sud. Nous pensons être à 7 km de la cabane de l'Irlandais, rencontré dans le train. Mais nous la cherchons en vain.

Une rivière débouche sur le lac; nous la suivons sur quelques centaines de mètres pour arriver à un endroit où de l'eau coule ! le fort courant de la rivière empêche le gel. Nous ne nous en approchons pas pour autant, le danger étant trop important de voir s'effondrer la glace sous nos pieds.

Nous établissons le camp de base dans un super « spot », surélevé et très bien abrité du vent. La

perspective de gravir les montagnes alentour nous a remonté le moral. Notre moyenne horaire était de toute façon un peu faible pour atteindre Labradorcity dans les temps prévus, nous aurions dû marcher comme des forcenés, sans être sûrs d'atteindre notre objectif.

Pendant que Pierre et Sylvain repartent chercher le traîneau accidenté, je finis d'installer le camp. Pour être plus à l'aise, je décide de monter la 2ème tente. Celle-ci me donne les pires difficultés à cause de ses maudits arceaux, qui ne s'emboîtent plus. Ça va gueuler de retour à Montréal !

Comme je l'ai déjà dit, l'humidité est un véritable problème, auquel on ne peut plus faire grand-chose, une fois que nos vêtements sont mouillés (pas de source de chaleur mis à part le sac de couchage). Le jeu consiste donc à gérer. Pour les gants, c'est tout simplement impossible. Le jour, tu transpires. Le soir, tes gants sont humides et gèlent dès que tu les enlèves. L'idéal serait de les garder le soir, mais ils ne sont pas bien adaptés au bivouac. En effet, étant donné que tu les enlèves souvent pour manipuler diverses choses, tu as besoin qu'ils soient secs et chaud quand tu les remets. Or tes gants de la journée ne demandent qu'à geler. Tu dois donc te résoudre à les abandonner et à utiliser une paire spécifiquement pour le soir. Et vu que tu ne transpires pas au bivouac, celle-ci reste sèche. Quant à ta paire de jour, tu dois te les peler un quart d'heure le matin pour la réchauffer. Dure vie !

Une autre lutte contre l'humidité se situe au niveau de ton sac de couchage. Il faut le protéger à tout prix contre l'humidité, sans cela tu ne dormiras plus. Il ne faut donc jamais l'ouvrir et veiller au maximum à ce que de la neige ne tombe pas dessus. Sylvain pourra vous en parler, puisqu'il a laissé son sac ouvert, toute une journée.

À la tombée de la nuit, Sylvain et Pierre reviennent 14 km de plus que moi dans les pattes. Ils ramènent des cornes de caribou. Des « nioufs » (habitants de Terre-Neuve - New Found Land) avaient tué et laissé sur place la bête. Les loups s'en étaient d'ailleurs bien régalés. Ce soir, nous nous faisons une bonne bouffe, ce qui signifie que nous rajoutons des lentilles au menu habituel ! Nous avons amené 6 kg de fromage. Il nous en reste encore 4 kg; faudra diminuer la dose la prochaine fois ! Les portions que nous nous sommes concoctées à Montréal sont bonnes et bien dosées à l'exception de la purée (au grand dam de Sylvain). Par contre, le pudding ne rencontre guère d'amateurs. Il faut dire que durant la journée, nous absorbons beaucoup de liquide. Le soir, nous aspirons à croquer, mâcher. C'est pourquoi ce sont surtout les biscuits qui servent de dessert. En plus, on peut les manger dans son sac de couchage; c'est le summum du confort !

La nuit qui suivra sera la plus froide que nous aurons : -40°C. Je me suis réveillé très tôt le matin grelottant. Vers 6 h, Sylvain sort même de

la tente pour allumer notre chauffeurette catalytique. Mais celle-ci a, elle aussi, froid et mettra une demi-heure avant de dégager de la chaleur.

Mardi **départ 9h30**
grand soleil, -35/-40°C,
pas mal de vent, 20 km

Ce matin, nous décidons de gravir la montagne qui est à proximité. Pour la première fois, nous partons léger. Nous devons traverser une forêt pour atteindre le sommet. La neige est très profonde et serait idéale pour le ski. De la poudre froide et légère comme on en rêve. Il fait -35°C bien tapé aujourd'hui et nous ne nous arrêtons pas longtemps. Au sommet, le vent souffle fort. Pas un centimètre carré de notre peau n'est exposé. La température doit sûrement avoisiner les -70°C, avec le facteur vent. Heureusement, le Gore-Tex coupe tout et redescend la température à sa valeur sans vent. La vue est époustouflante. Nous ne voyons même pas les extrémités du lac sur lequel nous marchons depuis des jours. À la descente, Sylvain et moi redécouvrons les joies du ski, tandis que Pierre nous suit avec ses raquettes.

Ce que j'ai aimé dans cette ascension, c'est que nous avons choisi nous-même notre itinéraire, un peu comme si nous en étions les premiers vainqueurs. Quelle impression de liberté.

Au retour, nous prenons plaisir à marcher des heures au milieu des sapins, sous un soleil généreux. Une nouvelle fois, nous tentons de trouver le chalet de l'Irlandais, mais celui-ci doit être bien caché.

Le port du masque de visage est en néoprène et colle à la peau, ne laissant qu'un petit espace pour respirer. Le seul problème est que le nez n'arrête pas de couler (à cause du froid) et que l'on ne peut pas se moucher. Il ne reste plus qu'à s'habituer à laisser couler la morve et à avoir constamment des stalactites collées au nez. Miam miam !

Retour au camp de base, où nous apprécions de n'avoir qu'à allumer le réchaud. Plus de montage/démontage, il n'y a plus qu'à se glisser les pieds sous la table, ou presque ! Ce n'est pas pour autant que nous en profitons pour discuter plus longtemps. Le froid nous l'interdit. Nous sommes quand même plus poussés à délirer, le soir. Et ce sans omettre notre slogan fétiche : « le matos, c'est de la merde », quoiqu'aujourd'hui a été une journée sans casse. De quoi fêter ça avec un bout de chorizo supplémentaire dans notre ration.

Ce soir, j'ai décidé de ne plus avoir froid. Chaque nuit, j'ai froid au niveau des lombaires (je vous l'avais dit, chacun ses petites faiblesses). Je décide de rajouter de l'isolation supplémentaire. J'entoure mes matelas d'une couverture de survie en aluminium. Je positionne un vêtement (généreusement prêté par Sylvain) à l'intérieur du sac au niveau de ma zone sensible. Nous avons tous

acheté des petites pochettes chauffantes. C'est une sorte de petit sachet que tu agites pendant 30 secondes et qui produit de la chaleur pendant 6-8h. Seulement, ça ne marchait jamais car nous les utilisons alors qu'elles étaient stockées à -30°C. Il suffisait, en fait, de les préchauffer dans son sac de couchage avant de les secouer. En les collant dans ma culotte sous mes lombaires et dans mes chaussettes, je passe une super nuit. Et les autres seront de même. Comme quoi, il ne faut pas grand-chose pour passer du froid au chaud.

Mercredi **grand soleil, -30°C**

Après une bonne nuit, nous nous dirigeons vers la voie ferrée afin de trouver un téléphone pour prévenir le train de s'arrêter au km 301 de la ligne, vendredi prochain. Après quelques kilomètres le long des rails, nous rencontrons le chasse neige ferroviaire qui s'arrête à notre signe. Les 2 chauffeurs discutent un peu avec nous et nous proposent même quelques jus de fruits. Il n'y a aucun problème. Nous pouvons ainsi retraverser le lac et aller nous balader dans la forêt. Et on ne se lasse pas de ces paysages. Le fait d'avoir un sac léger contribue encore à ce bonheur.

Après avoir remarqué que nous ne discutons pas énormément le soir, voire que nos dialogues se limitaient parfois au strict nécessaire, à cause du froid bien sûr, nous décidons de braver ce dernier et de tenter une partie de tarot. Nous aurions bien aimé pouvoir recréer ces ambiances de longues soirées d'hiver au coin du feu après une bonne journée de randonnée. Malheureusement, mal installés et les mains nues, la partie de carte ne durera qu'une demi-heure.

Je repars dans ma tente, enlevant, à la grande déception de Sylvain, la chauffeurette, histoire de me chauffer un peu, avant de m'endormir. Comme tous les soirs, je n'oublie pas d'enlever ma cagoule quelques instants, le temps d'improviser une bonne séance de grattage de tête. Une cagoule 24h/24, ça crée quelques démangeaisons !

Jeudi **soleil, -25°C**

Aujourd'hui, il faut démonter le camp et amener le matériel près de la voie. Le train passera demain matin, nous obligeant à camper à proximité. Un train par semaine, il ne faut pas le manquer ! Nous traversons de nouveau le lac. Arrivés près de la voie de chemin de fer, Pierre part à la recherche d'un endroit pour dormir. C'est là qu'il découvre une petite cabane. Au début, Sylvain et moi croyons qu'il se moque de nous. Mais pas du tout. Et dire que nous étions passé la veille sans la remarquer !

La cabane est une sorte de parallélépipède, recouvert de bâches, avec un poêle en son centre. Nous décidons de nous y installer pour notre

dernière nuit. Après avoir fait une dernière petite ballade, nous coupons du bois et nous préparons à notre dernière soirée.

Soudain, le bruit caractéristique des motoneiges vient troubler le silence. Deux Montagnais arrivent et entament la discussion. Ils sont très sympathiques et ont visiblement envie de parler. Ils nous invitent dans leur cabane.

Nous acceptons avec joie et on me fait monter dans la remorque attachée au skidoo (elle sert à transporter les caribous). Le Montagnais me donne son fusil à tenir. « Il n'est pas chargé », précise-t-il, devant mes yeux surpris. Nous retraversons le lac, à fond la caisse. Je suis secoué à mort dans la remorque qui rebondit sur les bosses et dérivent sur les côtés par moment. Inutile de vous dire que je m'accroche solidement, là où je peux, c'est à dire à pas grand-chose.

Leur chalet est en très bon état. Il est constitué d'une pièce unique avec le traditionnel poêle. Trois hommes et une femme y vivent. Ils nous offrent le café puis un repas complet. Nous dégustons ainsi de la perdrix blanche. Ils nous racontent la façon dont ils vivent. En gros, ils chassent tout l'hiver et travaillent sur des chantiers l'été, en ville. Leurs familles vivent à Sept-Iles (sur les bords du golfe du St-Laurent) et leurs enfants vont à l'école, là-bas. Comme ils nous le disent, leur vie est bien différente de celle de leurs anciens qui n'avaient pas de skidoo ni de subventions du gouvernement. La cabane où nous voulions dormir leur appartient. Gilbert, un des Montagnais se propose d'aller dormir avec nous, puisqu'il prend également le train.

Sous l'effet de la forte chaleur, nous suons toute notre crasse. Mon visage suinte de gras, c'est vraiment immonde. Il faut dire que c'est notre première source de chaleur depuis 7 jours. De quoi nous rappeler que nous ne nous étions point lavés depuis lors.

En sortant du chalet, nous découvrons, à notre grande joie les aurores boréales qui éclairent de leur couleurs changeantes la nuit. C'est époustouflant. Les formes bougent lentement et changent de couleur.

Nous passons une superbe soirée avec notre ami, le Montagnais. J'ai vraiment du mal à supporter la chaleur du poêle, je n'ai plus l'habitude. Gilbert, lui, au contraire, semble apprécier la chaleur et est très étonné quand nous lui disons que nous n'avions pas de poêle. En fait, je le trouve plutôt bien frileux pour un gars du Nord. Il nous avoue d'ailleurs que quand il fait -40°C, il ne part pas chasser.

Vers 2 h du matin, son ami arrive en motoneige et nous prévient de l'arrivée du train de marchandise. Nous nous levons tous et les aidons à charger un skidoo ainsi que plusieurs caribous dans le train (c'est lourd, ces bêtes-là). Nous ne sommes pas trop de 5 !

J'ai vraiment l'impression d'être dans un autre monde tellement tout semble loin de ma vie cita-

dine. Quelle ambiance surréaliste, avec en plus ces étranges couleurs dans le ciel. Mais où suis-je ?

Vendredi

Le train approche, nos bagages sont prêts. Nous regardons une dernière fois ce lac, que nous avons traversé tant de fois, avec ses petites îles, ces petites montagnes, ces bois à perte de vue.

À Rayway, nous changeons de train pour rejoindre Labradorcity. Nous sommes seuls, cette fois. Le contrôleur et les deux chauffeurs viennent nous voir et nous préviennent qu'ils vont boire un café ! Une demi-heure plus tard, le contrôleur revient avec un litre de lait, des jus de fruits et des clémentines. Il discutera avec nous tout le trajet.

Quelle gentillesse dans ce pays. Arrivés à Labradorcity, il nous booste même notre batterie de voiture (celle-ci était évidemment vide après une semaine passée au froid). Nous rencontrons ensuite le gars du chasse-neige qui nous invite à boire le café et grignoter. Nous ne pouvons refuser tellement il est gentil.

Ce n'est que vers 16 h que nous quittons la ville, après avoir prévenu la police de notre retour sain et sauf. Nous évitons, cette fois, le tête-à-queue et après 15 h de route, retrouvons notre chère ville de Montréal. Mais qu'est-ce qu'il fait chaud ici !

Le plus amusant, c'est que nous avons pris des couleurs, alors qu'il a neigé au Québec. Ceci dit, si vous voulez bronzer plus tranquillement, il y a des meilleurs endroits que le Labrador.

Fait à Montréal, le 11 Mars 1997